

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 29

Artikel: Plaisir et solidarité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN DEVISANT DU BON VIEUX TEMPS

II

Les chanteurs du Léman.

Au nombre des chanteurs qui succéderent au père Tiaver, dans un des banquets dont nous venons de parler, il faut citer, dit la chronique, un jeune homme de la contrée, n'appartenant pas à la louable corporation des bateliers, mais qui avait eu le talent de se faire inviter par le motif qu'il était le bienvenu pour quelqu'un de la maison. Il fut assez bien accueilli lorsqu'il demanda la parole pour une chanson dont voici le premier couplet :

De Lavaux, sol riche et fertile,
Voyez le brave vigneron ;
C'est lui, par son travail habile,
Qui fit au pays son renom.
Quand Bacchus faisant sa tournée
Vint s'arrêter dans nos hameaux
Il dit : « J'ai fini ma journée,
Je suis heureux d'être à Lavaux. »
Terre chérie !
Oh ! ma patrie !
Où voit-on d'aussi beaux coteaux ?
Honneur à vous, gens de Lavaux ! (bis)

L'escadre de Cully.

Nous avons dit tout à l'heure qu'à cette époque le port d'Evian n'était pas encore construit, celui de Cully était très fréquenté. On y voyait une grande lignée de barques dont les patrons ne nous sont connus que par leurs sobriquets. C'étaient :

L'Aigle, grande barque appelée parfois le vaisseau amiral ; elle avait onze ancras devant et pouvait porter 400 tonneaux de chaux. Patron « Le Tion ».

La Belle Estomac, 8 ancras et 300 tonneaux. Patron... Ces deux barques étaient de Vevey.

L'Hercule, patron l' « Allumette », du port de Morges.

La Guimbarde, patron « Comme cela là », de Rolle.

La Galliotte, patron « Piapa », de Nyon.

La Michaude, patron le « Gros Capitaine », de Genève.

La Syrène, d'Ouchy, ayant pour patron « Naz cuet », et sur la quille on lisait cette devise : « Laissons dire et faisons bien ».

Il était très curieux, paraît-il, de se mêler un peu aux équipages de ces barques, surtout le soir, lorsqu'ils se réunissaient dans leurs établissements favoris, donnant sur le port de Cully. L'une des enseignes portait : *La Medze*, et l'autre : « *Oberge* » pour les charretiers du « laque ».

Pour comprendre ce titre singulier de *Medze*, disons que Cully avait, comme tous les autres endroits du pays, son sobriquet, et que ce mot, qui était précisément le sien, est le nom donné à l'ablette ou *blanchet*, poisson très abondant dans notre lac. Le blanchet étant connu pour mordre à tous les appas est appelé vulgairement *medze*.

La pinte du *Medze* était très en faveur dans ce moment-là parce qu'elle était desservie par l'homme qui, quelques années auparavant, avait joué le principal rôle dans le sauvetage d'un enfant abandonné sur le *Perroquet*, et auquel nous reviendrons bientôt. C'était aussi l'endroit où la musique se réunissait pour ses répétitions.

Chaque équipage apportait là son pain et son boquill froid, et, tout en mangeant, les langues ne restaient pas inactives. On y entendait, nous dit un témoin oculaire, les jurons les plus variés. Vevey se distinguait en cette matière par la haute nouveauté. Morges brillait par la variété et la qualité.

Un soir, les mâchoires ayant suffisamment manœuvré, une conversation générale, le grand branle-bas commença ; tous les brûlots étant allumés, le patron l' « Allumette », de l'*Hercule*, obtint un certain silence pour raconter les tribu-

lations de son dernier voyage de Morges à Cully. Mais avant de lui donner la parole, nous ferons remarquer qu'à cette époque en question il existait entre les bateliers et les riverains une antipathie qui dégénérait quelquefois en voies de fait. Les bateliers étaient ordinaires sur la défensive, parce que, ayant à répondre à plus d'un, la tâche devenait parfois pénible et difficile. Ces conflits, émaillés de râtelles mordantes, avaient ordinairement pour objet tel ou tel acte répréhensible ou ridicule, dont un batelier s'était rendu coupable et qui rejoignait sur toute la corporation. Les répliques, à leur tour, portaient ou sur un méfait de la localité querelleuse ou sur un sobriquet.

L'*Allumette* ayant pu obtenir le silence, s'exprima à peu près en ces termes : « Partis de Morges le matin, par un bon faux mourré, nous sommes bien venus jusqu'à Ouchy, mais là se sont levés un *séchar* et une *lardaire* qui nous ont obligé à prendre les étières jusqu'à Cully. Quand nous avons été sous les Désertes, les gens de Pully ont commencé à nous engueuler en nous demandant combien les zizelettes se vendaient à Morges en nous criant : « Contrebandier, voici les gabelous. Sauve-toi, etc. ». Avec ces pauvres Pulliérens, il était facile de riposter. Aussi, quand j'ai eu dit : « Vas-t'en, vilain *gogon*, va coter ton clocher qui tremble quand on sonne. On vous connaît, bohémiens, à votre patois guttural et à votre goût pour la musique, etc. », il aurait fallu voir baisser l'aile à ces naturels du pays. Heureusement que par là c'est *tes-t* et que nous étions trop loin, car nous aurions été assommés par les pierres dont ils nous menaçaient.

» Pully passé, nous étions certains d'être accueillis par Lutry encore plus rudement. Après avoir passé Paudex, des cris lointains se firent entendre ; nous ne répondimes pas afin de ménager nos forces pour le passage de la ville. Là, on nous a lancé des feux croisés des remparts, du Singe et surtout des galeries. Aussi nous avons lâché toutes nos bordées : « Allez, méchants mange pêches (*caca perse*), à Promassens, racheter votre Saint-André que vous avez vendu pour cinq quarterons de cerises sèches ».

» A Villette, la grosse bande du *Duc* a ouvert quelques feux auxquels nous avons riposté en disant : *A Velletra, rin de pan que sique on lai puarte de Naran*.

» Enfin, arrivés à Cully, vers la pointe du grand peuplier, nous aperçûmes des figures sympathiques ; il y avait tous ces braves amis qui se présentent pour recevoir le *charron* (corde à amarrer) : *Pioulet, Bourbon, Ministre, la Botte, Grillottier, Bollon* et plusieurs autres qui ont aidé à ancrer. Ce n'est pas comme à Ouchy, où tous les services doivent se payer, et si on n'en a pas besoin, ils sont à vous demander : *Paie-to rin ?* Et puis quelles gens ! Imaginez : je demandais aux frères Boudzaüs des nouvelles de leur père ; l'aîné m'a répondu : *Noutron pare, le mort ceti l'hiver. No lin bin hiverna po lou diablio.* »

(A suivre).

LOUIS MONNET.

Entre bonnes amies. — La belle Mme de K..., qui passe pour dissimuler quelques-uns de ses nombreux printemps, a pour péché mignon de se parfumer à l'excès.

Une de ses intimes amies disait à ce propos :

— Elle raffole positivement des odeurs et des extraits...

— Excepté de l'extrait de naissance ! fit observer une autre amie, plus intime encore.

Injustice. — Un pauvre diable raconte sa dernière mésaventure :

Je n'avais pas mangé depuis deux jours. Déspéré, je me précipite dans la Seine. Un marinier me repêche... Eh bien, on a donné 25 francs à mon sauveur... et rien à moi !...

Attrapé, l'oncle. — On vante à l'oncle Paul l'intelligence et la malice du petit Bob, qui est toujours le premier de sa classe.

— Eh bien, Bob, dit l'oncle Paul, dans l'intention d'embarrasser le malin neveu, combien font 3 grenouilles et 5 lapins ?

Interloqué par cette question saugrenue, le gamin reprend bientôt son aplomb...

— Ça fait... ça fait... 8 sautipèdes !

Imprudence. — Moi, disait un parvenu, je ne parle jamais à mes inférieurs.

— Etes-vous sûr d'en avoir jamais rencontré ?

TOURDZON ET SON AVOCAT

TOURDZON l'étai accusâ d'avâi robâ onna ceintanna de francs, outre la né, à n'on bolondzî que l'avâi portâ plieinta et quemet ein avâi que l'avant vu Tourdzon verounâ à l'einto de la bolondzeri, lè dzein l'avant vito de : « Lè Tourdzon que l'fâ le coup de temps ! » et lè gendarme l'avant menâ reduire à la gapiounâ. Faut crère que lè z'affère n'allâvant pas tant bin por lî, du que lo gardâvant asse grand temps et que l'ant pas laissi corre que por lo menâ ào Tribunat. L'è vere que ellî Tourdzon étai on mince guieux assebin et lo premi reinmoua-pllièce que la terra pusse portâ, mâ por robâ vè lo bolondzî lè ceint francs, nion pouâve lo dere, nion l'avâi vu. L'a tot parâi faliu prendre on avocat, et que l'a chè on tot fin, lo premi minnamor d'au payî, que savâi bin menâ la leinga, — entre sa fenna et li, ein dévessant battiorâ d'au commerce ! — ; vo dio qu'on arâi de que fasâi cein ào mécanique. S'appelâive monsu Mor et sa fenna l'étai onna damuzâlla Aovert, li l'étai dan on Mor-Aovert et po bin batsî, l'étai bin batsî.

Dan, vaite, lo dzor d'au dzudzemeint, que l'avocat l'a faliu défeindre de leinga Tourdzon et se vo z'avâi oïa ellî débliottâdzo, vo z'arâi étâ pardieu pas maul'èbayî. L'a quemeinci pèdere que Tourdzon étai on hommo de sorta, brâva dzein, « on andze à la tserrâire et on bon Dieu à l'ottô » — (lo contréro dâi fenne, que desâi, que sant dâi z'andze à la tserrâire, dâi diabliie à l'ottô), — que yoliâve alla ào paradis ào bien nion lâi aôdra, qu'on ne pouâve pas l'acchounâ d'avâi robâ que que sâi, étai trâo bravo Tourdzon por cein, que ellî que foudrài einclioire l'étai lo bolondzî et tote lè z'autre racaille d'au velâdzo. Et pu dinse onn'hâora doureint, tant qu'à la fin lè dzûdzo sè dirant que Tourdzon n'étai pas on voleu et fut libérâ de tot.

De vê la né, quand l'avocat Mor-Aovert salue Tourdzon, ie lâi fâ dinse :

— Eh bin ! Tourdzon, ne vo z'ai-jo pas bin défeindu de leinga ? N'ai-jo pas bin dèvesâ ?

— Destra, monsu Mor-Aovert ! Vo dèvesâ tant bin que i'é cru mè-mâmo on momeint que n'avé pas robâ lè ceint francs ào bolondzi.

MARC à LOUIS.

PLAISIR ET SOLIDARITÉ

La pluie persistante, impitoyable, qui ruine les espérances de nos agriculteurs, de nos vignerons, de nos hôteliers de montagne, qui contrarie tout le monde, enfin, a causé aussi le désarroi dans le budget de la Fête fédérale de gymnastique, dont sans elle le succès eût été sans précédent.

C'est le déficit. Le combler est une lourde charge pour nos sociétés de gymnastique, « Bourgeoise », « Amis-Gymnastes » et « Grüttli ». Mais la solidarité est venue à leur secours. D'un élan généreux et spontané, un grand nombre de sections vaudoises et des cantons voisins, Genève, Neuchâtel, Berne, etc., ont promis leur concours à un grand spectacle gymnastique qui aura lieu demain dimanche, à Beaulieu, à 3 heures. Le programme est des plus alléchants. On y verra entre autres des exercices d'ensemble par les gymnastes d'une part, d'autre part par 2000 écoliers lausannois.

La population lausannoise voudra par sa présence

témoigner une fois de plus à ses gymnastes toute sa sympathie et à leurs camarades vaudois et confédérate, sa sincère reconnaissance.

Dans l'épreuve, serrons les rangs.

Philosophie rurale.

Tous les philosophes n'ont pas un grade universitaire et tous ceux qui en ont un, ou même plusieurs, ne sont pas de vrais philosophes.

J'ai vu un très illustre professeur de philosophie se mettre dans une colère à congestion, — une rage comme en ont les moutards quand le tuyau de leur biberon vient à se boucher, — parce que quelqu'un s'avisa de n'être pas de son avis sur la manière de procéder à un examen.

Par contre, feu mon voisin D., un type de vigneron de Lavaux, un jour qu'il avait plu en 1896 comme il pleut en 1909, disait pour se consoler : « C'est toujours autant de bas ! »

Il avait une femme plutôt... variable. Quand on lui en demandait des nouvelles il répondait : « Elle va comme le temps. »

A quelqu'un qui se lamentait sur la persistance de la pluie, il faisait cette judicieuse remarque : « Prenons le temps comme il vient, puisque tout également il faut bien prendre les femmes comme elles sont. »

Voilà la vraie philosophie et la pure logique formulées sur le seuil d'un pressoir. Conclusion :

« N'est pas din l'Académie que vo poez apprendre tot ». B.

POUR S'Y FAIRE

Voici une histoire que nous coupions dans le « Réformiste », un journal publié à Paris, suivant les principes de la réforme orthographique.

L'histoire en elle-même n'est pas très, très amusante ; nous la reproduisons surtout à titre d'échantillon de la nouvelle orthographe. Celle-ci l'emportera-t-elle jamais ? On ne saurait le dire. Mais, comme pour le féminisme, dans le doute, il est bon de s'y habituer peu à peu.

Les bones actions sont toujours récompensées.

Il y avait une fois un brigand qui sortit un matin de sa caverne et trouva une bote sur la route.

— Ah, s'écria-t-il tristement, pourquoi cette bote n'a-t-elle pas sa compagne ?

En effet, ses botes à lui étaient éculées, tandis que la bote trouvée sur la route était en excellente état.

Il porta quelques instants cette presque neuve chaussure, puis, ne sachant comment l'utiliser toute seule, il la déposa au pied d'un arbre qui bordait la route.

Or, après avoir fait beaucoup de chemin, notre brigand trouva l'autre bote qui, comme la première, était tombée de la voiture d'un paysan. Il devint alors furieux d'avoir jeté l'autre bote ; mais, se sentant trop fatigué, il se mit à déjeuner au lieu d'aller la chercher.

A ce moment passa un pauvre vieillard, à qui le brigand fit cadeau de la deuxième bote ramassée, en lui indiquant l'endroit exact où il pourrait trouver la première. C'était une action bien généreuse de la part d'un brigand. Aussi le bon Dieu l'en récompensa-t-il de la manière la plus éclatante.

En effet, pendant qu'il était tranquillement assis à fumer sa pipe à l'ombre, le pauvre vieillard passa de nouveau, bien voûté par l'âge et la fatigue de sa longue course en plein soleil, mais content tout de même de sa journée et de son effort excessif, car il avait trouvé la première bote et possédait maintenant la paire, qu'il avait même chaussée et qui lui allait comme un gant ou plutôt comme deus gants.

— Alors, tu as la paire ? lui dit le brigand.

— Mais oui, mon bon monsieur, répondit le

pauvre vieillard, et je vous en remercie, car c'est grâce à vous que je l'ai.

— Eh bien, dans ce cas, come toute peine mérite salaire, ôte ces botes et done-les-moi.

C'est ce que, bien malgré lui, le vieillard dut faire.

Un moment après le brigand lui disait : « Ces botes me vont très bien et je les garde come récompense du service que je t'ai rendu. D'ailleurs, tu peux prendre mes vieilles botes qui, quoique un peu trouées, sont encore assez bones pour toi. »

La réplique pouvant entraîner de graves résultats, le vieillard prit les vieilles botes sans rien dire et s'éloigna tristement en pensant à l'injustice et à l'égoïsme des homes forts qui, come les gros chiens, ne laissent manger par les petits que ce qu'ils sont impuissants à dévorer.

Oseille nouvelle aux œufs

(6 personnes)

(1 heures 3/4)

Epluchez et lavez 1 kilo d'oseille fraîchement cueillie. Mettez-la dans une casserole avec un verre d'eau et faites-la fondre tout doucement sur le côté du feu. Renversez la ensuite sur un tamis retourné sens dessus dessous ; laissez-la égoutter à fond, puis passez-la.

Avec 30 grammes de beurre et 15 grammes de farine, préparez un roux blond. Ajoutez-y l'oseille, mélangez-la bien au roux et complétez avec 2 pincées de sel, une pincée de sucre, une prise de poivre, un verre de bouillon (du bouillon granulé Maggi convient très bien) ; couvrez et cuisez au four pendant une heure. Dix minutes avant de le sortir du four, mélangez-y 3 œufs battus en omelette.

Au dernier moment, complétez-la, hors du feu, avec 40 grammes de beurre et 6 gouttes d'arôme Maggi. Versez-la dans un légumier et disposez dessus 4 œufs durs fraîchement cuits, coupés en rondelles ou en quartiers.

(*La salle à manger de Paris.*) Louis TRONGET

L'ART AU LOGIS

Comment faire un bouquet.

Si tous aiment cueillir des fleurs, tous ne savent pas les arranger, les disposer. Ici intervient le goût personnel, le sentiment artistique et, à défaut de ces dons naturels, la connaissance de l'art floral, écrit M. A. Buyssens, dans la *Revue de l'horticulture belge et étrangère*.

La fleur, ou plutôt la tige florale entière, forme un ensemble harmonieux. Prenons la rose pour exemple : coupez la fleur sans la tige, sans les feuilles ; vous sentez tout de suite que la fleur n'a pas son cadre qui la complète. Les feuilles vertes font ressortir les couleurs de la corolle et la tige lui donne de l'élégance, de l'élan. Il faut donc cueillir la fleur avec sa tige et couper celle-ci aussi longue que possible ; plus les tiges sont longues, plus on a de latitude pour la disposition des fleurs.

Le choix du vase est pour beaucoup dans l'effet décoratif. Il ne faut pas qu'il soit trop grand ni trop petit. Dans le premier cas, il écrase le bouquet ; dans le second c'est le bouquet qui l'écrase. Le vase doit avoir la moitié du volume du bouquet qui le dépasse. Sa forme devra se prêter à l'arrangement des fleurs ; si celles-ci ont des tiges courbées, il pourra être cylindrique ; si les tiges sont raides et droites il faudra un récipient évasé dans le bas, pour pouvoir écartier les fleurs dans le haut (par exemple les glaïeuls). La couleur du vase doit être identique à celle des fleurs, complémentaire ou neutre. Un vase vert terne fera valoir des fleurs rouges ou roses ; un vase jaune pâle fera ressortir des fleurs bleues. Pour avoir des tons neutres, il faut des vases gris, de préférence un peu violacé. Le vase blanc avivera les autres couleurs, surtout les rouges ; mais, dans un entourage sombre, il se fera trop remarquer, au détriment des fleurs.

Comment disposer les fleurs ? Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est de les entasser. L'art du fleuriste moderne consiste, au contraire, à pro-

duire le maximum d'effet avec le minimum de fleurs.

L'association des fleurs est encore tout un problème. Règle générale : mélangez le moins possible des fleurs d'espèces différentes ; laissez les roses ensemble, les capucines entre elles. Chaque série de variétés d'une même espèce a sa gamme de tons s'harmonisant entre eux, mais il est difficile d'harmoniser les tons de gammes différentes. Il faut, pour cela, beaucoup de discernement.

Toutefois, des feuillages superposés peuvent lier un ensemble disparate, par exemple une gerbe de fleurs des champs, de toutes couleurs, disposées légèrement et mélangées d'herbes, de graminées. C'est surtout le cas pour les petites fleurs, qui produisent alors comme un scintillement.

Enfin, pour jouir le plus longtemps possible des fleurs coupées il est nécessaire de renouveler l'eau chaque jour, d'y ajouter du sel, ou mieux, du charbon de bois, comme désinfectant, et couper chaque fois les tiges d'un demi-centimètre, pour enlever la plaie attaquée par la pourriture et en produire une nouvelle, par laquelle l'eau montera dans les tiges.

Au catéchisme. — Un catéchumène récita ainsi son verset l'autre dimanche :

« Il est plus facile à un riche de passer par le trou d'une aiguille qu'à un chameau d'entrer dans le royaume des cieux. »

Précocité. — Une maman affairée disait à son petit garçon qui lui faisait une *scie* :

— Tu verras ce que c'est quand tu auras quatre petits enfants à élever.

Le gamin :

— Oh ! moi, j'aurai pas tant à faire, puisque je serai le papa.

Pensées.

Quel que soit le mot d'ordre politique, les sympathies personnelles vont où il leur plaît, et les antipathies mieux encore.

Sans cela, les partis seraient irréductibles ; tandis que nous les voyons toujours se recruter les uns chez les autres.

*

Un homme franc, parmi des menteurs, est aussi désarmé qu'un homme d'esprit parmi des sots.

Ils n'ont tous deux pas d'autre refuge que l'entier silence.

*

Il doit y avoir un amour de l'obscurité sans doute égal, chez certains êtres, à la passion de la gloire chez d'autres.

Ces deux rêves sont pareillement déçus.

On n'est jamais aussi caché, ni aussi fameux que l'on voudrait.

Œuvres d'Euler. — Les personnes qui désirent contribuer à la souscription ouverte en faveur de l'édition des *Œuvres d'Euler*, sont priées d'adresser leurs dons ou souscriptions à l'un des membres de la Commission chargée de rassembler les contributions du canton de Vaud, savoir : MM. C. Jacquot, priv.-docent, président de la Commission, M. Ney, secrétaire, H. Amstein, M. Lacombe, L. Pellet, professeurs à l'Université.

Lumen. — Avec toute une série de scènes amusantes ou pathétiques, le théâtre *Lumen* offre cette semaine la continuation de ses vues d'actualités. Dans le nombre, on peut citer comme particulièrement intéressantes : Chasse à la panthère ; la course Bordeaux-Paris ; le 1^{er} mai à Argenteuil ; Mme Sarah Bernhardt au Théâtre Français ; M. Fallières à la Côte d'Azur ; le célèbre M. Pataud, organisateur de grèves, etc., etc.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.